

Pharez Whitted : affaires de famille

Stanley Péan

Numéro 69, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85863ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Péan, S. (2017). Compte rendu de [Pharez Whitted : affaires de famille]. *L'Inconvénient*, (69), 73–75.

PHAREZ WHITTED

AFFAIRES DE FAMILLE

Stanley Péan

En réaction à un reportage sensationnaliste sur la criminalité dans les faubourgs noirs du South Side de Chicago, diffusé au début de février à l'émission de Bill O'Reilly, sur Fox, le président Trump s'était empressé de *twitter* qu'il envisageait l'envoi de troupes fédérales pour pacifier ces quartiers « chauds ». Évidemment, il n'en a rien fait. Du vent pour la ville des vents. De passage dans la métropole de l'Illinois à la veille de la Saint-Valentin, par déformation littéraire, je me laisse aller à paraphraser l'incipit de *Prochain épisode* : « Chicago coule en flammes au milieu du lac Michigan pendant que j'entreprends, nostalgique, une remontée du cours du temps. » Une semaine après la sortie du Real Donald, aucun carnage, pas même un assassinat ne défraie la manchette. Par contre, sur les berges de la rivière, une poignée de manifestants brandissent pancartes et scandent slogans contre les politiques controversées du nouvel occupant de la Maison-Blanche.

J'adore Chicago, où j'ai séjourné à deux reprises ces dernières années : d'abord en quasi-lune de miel avec une flamme désormais éteinte ; puis en compagnie de mon fils de dix ans pour une semaine de vacances estivales entre

gars. Cette fois-ci, au contraire des deux autres, mon pèlerinage est jalonné de rendez-vous précis. En prévision de ce retour dans la ville qui, après la fermeture des boîtes de nuit et des bordels du Red Light de New Orleans, fut la deuxième capitale historique du jazz, ville où un siècle plus tôt Louis Armstrong fit ses premiers enregistrements à la tête des fameux Hot Fives, j'ai sollicité une rencontre avec Pharez Whitted, qui tient ce week-end-là l'affiche au sympathique club Andy's, sur la rue East Hubbard.

Pour tout dire, je n'avais alors entendu qu'un seul album de Whitted, ce solide trompettiste né en 1960 à Indianapolis, chez qui j'avais décelé l'influence de *hard blowers* tels que Lee Morgan ou Freddie Hubbard, lesquels s'illustraient déjà alors que lui n'était qu'un bambin. Pour peu qu'ils aient leurs habitudes dans l'une ou l'autre des boîtes de nuit chicagoinnes (le Jazz Standard, le Green Mill), les mélomanes de cette ville le connaissent comme une force vive du milieu jazzistique local. Ce samedi-là, sur la scène du club, entouré des membres de son combo pour le set de fin de soirée, le virtuose propose à son public un jazz enthousiasmant et communicatif, habile mélange de post-

bop manière Blue Note, d'improvisation modale et d'apports multiples : un soupçon de rythme bossa nova ou reggae par-ci, une touche de funk, de soul ou de gospel par-là.

D'une humilité remarquable, Pharez Whitted ne sent aucunement le besoin de cacher l'identité des idoles de sa jeunesse, dans le sillage desquelles il s'est engagé. « J'ai d'abord aimé Louis Armstrong, Dizzy Gillespie, et Miles bien sûr. Et puis Freddie, Lee Morgan. » À la question de savoir ce que ces modèles lui ont apporté, il répond en rigolant : « Chacun de ces musiciens avait son individualité. Ce que je veux, ce que je recherche, ce à quoi j'aspire, c'est de développer ma voix propre, influencée par tous ces gens mais tout de même mienne. C'est quelque chose qui a à voir avec le *soul*, une chose parfois considérée comme négative dans certains cercles, disons, sérieux. On ne vous juge pas comme un musicien aguerrri quand on vous dit : "Oh, vous, vous jouez de manière très émotionnelle." C'est une façon de vous déprécier, de vous faire sentir que votre approche n'est pas assez intellectuelle. »

Depuis ses débuts, Whitted s'est produit aux côtés du regretté Lou Rawls, l'une des voix les plus illustres



du jazz, du blues et de la soul issues de sa ville d'adoption, et aussi au sein de l'orchestre Jazz at the Lincoln Center animé par le trompettiste Wynton Marsalis, de même qu'avec son frère saxophoniste Branford Marsalis, les pianistes et claviéristes Ramsey Lewis et George Duke, son ex-condisciple le contrebassiste Robert Hurst et même en compagnie de son illustre oncle Slide Hampton. Dans le domaine de la musique soul, on a également pu l'entendre avec les formations The Temptations et The O'Jays. « Je ne me suis jamais soucié de cette notion de genres musicaux ; en tout cas pas avant d'arriver à l'université, où un tas de gens autour de moi ne pouvaient s'empêcher de catégoriser et de hiérarchiser. Moi, j'ai toujours aimé, j'aime toujours jouer, tout simplement. »

Une décennie et demie de silence phonographique s'est écoulée entre la parution sous étiquette Motown de ses premiers disques (un album éponyme en 1994, *Mysterious Cargo* en 1996) et le retour sur disque relativement récent de Pharez Whitted. Entretemps, ses compositions originales ont pris le pas sur les standards et les lectures de chansons pop contemporaines. Leurs titres témoignent de préoccupations sociales et spirituelles. Sur *Transient Journey* (2010), le morceau « Yes, We Can », par exemple, rappelle un autre Chicagoain d'adoption, qui en 2008 a mené une campagne électorale sur le thème de l'espoir, et qui est d'ailleurs identifié nommément sur une autre plage du même CD, « Our Man Barack ». Sur l'album *For the People* (2012), la très emblématique plage

éponyme trouve des échos dans un thème aux accents latins intitulé « Keep the Faith », ainsi que dans l'intense « The Unbroken Promise » et dans « Hope Springs Eternal », qui évoque l'incandescence de Lee Morgan, et enfin dans cette « Freedom Song » imprégnée de mysticisme coltranien. Enfin, le titre de son plus récent album, *The Tree of Life* (2014), est un programme esthétique en lui-même.

Quand on lui demande ce qui l'inspire, il répond candidement que le monde a soif de beauté et d'espoir, que sa musique s'adresse à la communauté, qu'il veut répandre de belles pensées et une vibration harmonieuse à travers l'univers. Selon l'une de ses formules, maintes fois reprise dans la presse, « la musique a pour fonction d'élever les gens, de leur donner l'envie de poser des gestes positifs, qu'il s'agisse d'enlacer leurs enfants, de céder un espace de stationnement à un parfait inconnu ou simplement d'accueillir le soleil avec un sourire ».

•

La voie était sans doute tracée d'avance pour Pharez Whitted : neveu du tromboniste Slide Hampton, il a eu pour parents la chanteuse et bassiste Virtue Hampton Whitted (de la formation The Hampton Sisters, intronisée au temple de la renommée du jazz de l'Indiana en 1999) et le batteur Thomas Whitted Sr., qui fut autrefois le compagnon d'armes du guitariste Wes Montgomery et... du trompettiste Freddie Hubbard, lequel considérerait le père de Pharez comme « le plus redoutable batteur de bebop de tout Indianapolis ». « Indianapolis, c'était vraiment le territoire de Freddie et de Wes. Mon père a joué avec eux, avec tout le monde en ville, à vrai dire. » Comment expliquer qu'un accompagnateur aussi apprécié par ses pairs n'ait jamais connu qu'une gloire locale ? « Comme de nombreux musiciens, mon père buvait beaucoup », d'expliquer le trompettiste, la gorge un peu serrée. « Ce qui l'a plus ou moins empêché de tourner avec eux, qui l'aimaient pourtant vraiment. »

Du côté maternel de la famille, le talent musical ne faisait pas défaut non

plus. « Slide avait des frères extrêmement talentueux et disait toujours qu'il était le maillon faible de cette chaîne. Mes autres oncles lui étaient vraiment supérieurs, mais ils sont entrés à l'Église et ont abandonné leur carrière. Ils étaient puissants. D'ailleurs, quand j'étudiais à l'école de musique Jacobs de l'Université d'Indiana, j'ai eu un professeur, David Baker, qui utilisait dans ses cours des enregistrements de mes oncles comme exemples de musiciens exceptionnels qui n'avaient jamais été découverts. »

Même en grandissant dans un terreau aussi fertile, le jeune Pharez Whitted ne s'est jamais senti obligé de s'engager sur ce sentier. « Mes parents ne m'ont jamais poussé dans le dos, mais je tournais en orbite autour d'eux et la musique était le corps qui exerçait sur moi la force gravitationnelle la plus grande. J'avais huit, neuf ans quand j'ai trouvé dans un placard une trompette qui traînait là, que j'ai portée à mes lèvres par simple curiosité. Elle avait probablement appartenu à Leo, l'un de mes frères aînés, qui m'a appris à jouer la gamme de do concert, les rudiments, et m'a lancé sur cette voie. » Un autre frère, Tommy, à qui il a vraisemblablement dédié la pièce « Brother Thomas » (sur *Transient Journey*), était tromboniste et a passé plus de temps avec lui. « Il m'a enseigné des mélodies, m'a inculqué le plaisir de jouer. Ce n'était pas un grand improvisateur, mais il jouait superbement dans l'ensemble de son école secondaire. »

À l'instar de ses oncles, Tommy a renoncé à des études collégiales et à la musique au profit de l'Église. « Vous comprenez, je viens d'une famille très religieuse, chez qui l'Église avait préséance sur tout. Pour nous, les services avaient lieu le samedi, le même jour que les auditions, les compétitions, les concerts et tout ça. Notre mère ne nous accordait aucun passe-droit. » Pourtant, les règlements familiaux étaient appelés à changer avec le temps, ce qui a permis à Pharez Whitted de rompre avec la religion institutionnalisée et, surtout, d'épouser la vocation de son choix. Ou faudrait-il plutôt parler des vocations de son choix, compte tenu de son travail admirable dans le domaine de l'éducation musicale ?



PHAREZ WHITTED | www.pharezwhitted.com
photo © MAGNUS CONTZEN | www.magnuscontzen.photography

À ce chapitre, 2016 s'est avérée une année charnière pour Whitted, qui a abandonné au printemps dernier sa fonction de directeur de la faculté de jazz de la Chicago State University. « Je suis parti à cause des compressions budgétaires. Chicago State dépend davantage du financement public que la plupart des institutions de l'État. Pourquoi ? Parce que l'université est située dans le South Side et que ses diplômés n'ont hélas jamais suivi la tradition qui consiste à soutenir leur *alma mater*. Le gouverneur a sabré sauvagement dans les budgets : on a fermé des facultés, bousillé l'administration, licencié du personnel, ce qui a forcément entraîné une diminution des inscriptions. Et puis, l'université a nommé un recteur médiocre et incompetent. Vous savez quoi, je ne me gênerai pas pour le dire, c'est exactement comme avec Trump. Les gens qui siègent au conseil de l'université ne sont pas stupides, ce sont des entrepreneurs, des hommes d'affaires : ils savent qu'on ne confie pas la direction d'une école à quelqu'un d'aussi bête. C'est comme s'ils voulaient voir échouer Chicago State. »

Aux dires de Pharez Whitted, toute l'attention médiatique sur la violence

dans les quartiers noirs du South Side contribue à perpétuer l'image d'une communauté incapable de fonctionner dans une Amérique « civilisée ». « Tout le monde sait pourtant que les armes à feu, la drogue qui circulent chez nos jeunes ne viennent pas de la communauté. » Depuis très longtemps aux États-Unis, estime-t-il, un certain pouvoir blanc et raciste donne aux jeunes Noirs la corde avec laquelle se pendre. En cela, le point de vue de Whitted rejoint celui qu'exprime l'essayiste Ta-Nehisi Coates dans un brillant essai sur la question raciale aux États-Unis, *Between the World and Me*¹ (2015).

Depuis sa démission de l'université, Whitted multiplie les initiatives de tout acabit visant surtout l'éveil musical des jeunes, avec la volonté de leur donner les moyens de rêver d'un avenir différent de ce que leur réservent les gangs de rue. Recruté par le Chicago Youth Symphony Orchestra, il s'est notamment vu confier la tâche de fonder et de diriger le CYSO Jazz Orchestra, formation qui réunit une vingtaine d'élèves issus des écoles secondaires de la cité. Parallèlement, le trompettiste poursuit sa mission d'éducateur et de communicateur grâce au programme

de mentorat Ravinia Jazz. Pas étonnant qu'il ait été désigné en 2016 parmi les « Chicagoans of the Year », titre attribué par la rédaction du *Chicago Tribune* aux citoyens qui font une réelle différence dans leurs domaines respectifs.

En somme, il faut voir cet engagement, ce sens du don, cette générosité dont fait preuve Pharez Whitted, sur scène ou dans un local de répétition avec ses protégés, comme de parfaites illustrations de son propos dans « The Unbroken Promise ». « Ce morceau, je l'ai dédié à tous les parents qui font cette promesse à leurs enfants, explique le trompettiste, la gorge nouée par l'émotion. C'est une promesse que bien des parents n'arrivent plus à tenir, à cause de l'état du monde. Mais, ensemble, nous allons y remédier. »

Yes, we can. ■

1. En français, *Une colère noire. Lettre à mon fils*, Autrement, 2016.